

Visite de l'envers de l'art

L'écrivain Blaise Hofmann est allé à la rencontre de **Claudia Comte**, artiste vaudoise qui expose dans le monde entier. Il en a tiré un portrait qui révèle ce que représente la création, quand elle a une telle dimension internationale.

ERIC BULLIARD

66

Rien qu'en 2023, elle exposait à Bâle, Duisbourg, Paris, Madrid, au Mexique, en Corée du Sud et en Arabie saoudite. Suivront Shanghai, Milan, Athènes, avant des projets à Buenos Aires et dans un aéroport de Floride. La Vaudoise Claudia Comte s'est «installée dans les places privilégiées du marché de l'art». Pour la collection Portraits des Editions art & fiction (où des écrivains vont à la rencontre d'artistes contemporains), Blaise Hofmann est allé lui rendre visite, dans sa campagne bâloise, histoire de parler création et d'essayer de comprendre comment se vit l'art, quand il prend une telle dimension internationale.

Vers la fin de son texte, l'écrivain retrouve le calme d'un tête-à-tête avec l'artiste, après «la fourmilière hyperactive de la journée». Telle est l'impression qui domine à travers ce *Now I won*: bien loin de l'image de l'isole-

ment volontaire, en attente d'inspiration, Claudia Comte ressemble à une cheffe de PME. «Les artistes ne sont pas forcément des rêveurs solitaires, marginaux et désorganisés», explique-t-elle à son invité, étonné du nombre de personnes travaillant à son atelier. «Faire de l'art, c'est aussi savoir gérer une équipe, diriger une entreprise et soigner sa communication.»

Née à Grancy en 1983, Claudia Comte a suivi l'Ecole cantonale d'art de Lausanne (ECAL), avant de s'installer une dizaine d'années à Berlin, histoire de «se confronter à l'une des plus grandes concentrations d'artistes au monde». Aujourd'hui, elle vit à Benwil, dans les environs de Bâle, d'où est originaire son compagnon Sam, avec leurs deux enfants. Curateur indépendant, Samuel Leuenberger est lui aussi une figure de l'art contemporain, qui a travaillé pour les plus grandes institutions.

Interroger le monde

Par ses installations monumentales, qui mêlent peintures aux effets optiques et sculptures de marbre ou de bois (qu'elle travaille souvent à la tronçonneuse), Claudia Comte ne cesse d'interroger notre monde et notre époque d'effondrement. Comme l'écrit Blaise Hofmann, sa carrière a décollé quand elle a été repérée par Gladstone, à New York, «l'une des galeries les plus puissantes au monde». Grâce à elle, Leonardo DiCaprio lui achète une œuvre. La voici «reconnue internationalement, avec une cote que peu de jeunes artistes suisses ont obtenue avant elle».

Ce n'est pas qu'une question de talent, de chance ou de rencontres opportunes. Malgré sa brièveté, le livre fait ressentir toute la volonté, le travail acharné, l'entêtement qui ont précédé cette réussite. Aujourd'hui, «elle vit de commandes publiques, de concours remportés et surtout de ventes en galeries». Et pas question de se reposer. «Il ne suffit pas de devenir une artiste reconnue, il faut ensuite le rester.» Faire un break signifierait regarder s'éloigner cet étrange marché de l'art, avec le risque de ne plus le rattraper.



Claudia Comte vit dans la campagne bâloise, mais ses installations et ses sculptures monumentales sont réputées dans le monde entier. PHOTOS OLIVIER CHRISTINAT

«Les artistes ne sont pas forcément des rêveurs solitaires, marginaux et désorganisés. Faire de l'art, c'est aussi savoir gérer une équipe, diriger une entreprise et soigner sa communication.»

CLAUDIA COMTE

Sens du détail

Comme dans tous ses livres, de *Billet aller simple à Faire paysan*, en passant par *Estive, Marquises, La fête* ou encore *Deux petites maîtresses zen*, l'écriture de Blaise Hofmann frappe par sa précision, par son sens de l'observation et du détail. Sous forme de reportage, nous le suivons dès la sortie d'autoroute, à la découverte de cette «ancienne ferme au toit végétalisé» et de cet atelier dans la campagne, avec ses cactus sculptés dans la pierre. Il rencontre aussi les collaborateurs et collaboratrices de l'artiste, ses enfants, son compagnon...

L'écrivain connaît les deux frères de Claudia Comte, qu'il a côtoyés au

Gymnase de Morges et à l'Université de Lausanne. Mais il avait à peine croisé leur sœur, ce qui donne à cette rencontre une allure simple et naturelle, sans aller jusqu'à la connivence. «Au gré des confidences (et du mezcal)», il retrace le parcours de l'artiste, évoque quelques figures marquantes comme ce grand-père fromager, sa fascination pour les Etats-Unis, découverts à 10 ans, ou pour *Star Wars*.

Nostalgie de la simplicité

Blaise Hofmann aborde aussi des sujets plus délicats, comme ce paradoxe: l'œuvre de Claudia Comte se fonde sur la sensibilisation au réchauffement climatique et la perte de la

biodiversité, mais elle coupe des arbres pour les sculpter et prend l'avion une douzaine de fois par année. «A voir sa moue, ce n'est pas la première fois qu'elle doit se justifier. Elle sait exactement que répondre.»

Le livre refermé, il reste l'impression d'avoir traversé un tourbillon, celui de la création quand elle se vit à ce niveau de renommée. Demeure aussi l'émotion de cette femme mondialement reconnue, qui se dit «parfois envieuse des "peintres sur toile", comme elle les appelle. Elle les imagine travailler seuls dans leur atelier, à leur rythme. Elle est nostalgique d'une époque plus "à la fraîche".» Ce qui ne l'empêche pas, au fond, d'avoir gardé cette innocence première, puisque «le but de l'art n'est-il pas aussi de créer du lien et s'amuser un peu?» ■

Blaise Hofmann,
Now I won – portrait de Claudia Comte, art & fiction, 96 pages

NOTRE AVIS: 

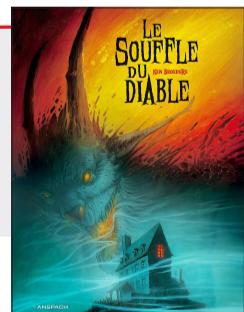
BANDE DESSINÉE

Ken Broeders
LE SOUFFLE DU DIABLE
Anspach
NOTRE AVIS:

L'enfer tombé du ciel

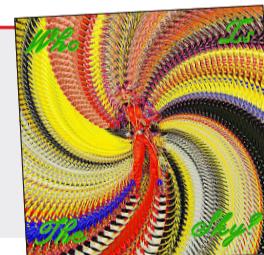
En ce mois de juin 1783, les affaires marchent bien pour Madeleine. Elle tient une auberge isolée avec son mari et son demi-frère Benjamin, rejeton à moitié amérindien que son père a ramené des Amériques avant de mourir. Souffre-douleur et homme à tout faire de la maison, cet enfant rêveur aime à monter sur le toit pour regarder les étoiles. Jusqu'au soir où il remarque que les astres commencent à disparaître... Peu après, une brume brune, dont l'odeur de soufre prend à la gorge, envahit la région, détruisant petit à petit les plantations, s'attaquant aux personnes et aux bêtes à parts égales, n'épargnant personne. La mort rôde, le chaos est en marche. Entre fanatiques de l'apocalypse et profiteurs peu scrupuleux, Madeleine et Benjamin seront obligés de se rapprocher pour survivre à cet enfer.

Avec *Le souffle du diable*, le créateur belge Ken Broeders propose un huis clos lourd, qui mélange fantastique et croyances populaires, à la fois thriller historique et mystère gothique. L'histoire est soutenue par des personnages attachants et un très beau dessin expressif. Surtout, aussi étrange que le récit puisse paraître, puisqu'il se calque sur le ressenti des gens de l'époque, il est basé sur des faits réels qui les dépassent entièrement. ROMAIN MEYER



MUSIQUE

David Byrne
WHO IS THE SKY?
Matador Records
NOTRE AVIS:



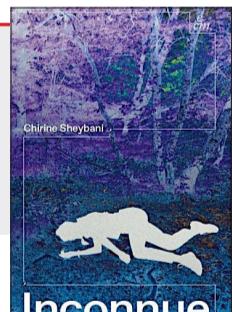
Une tête qui nous parle toujours

D'autres auraient cédé à l'appel de la nostalgie et accepté une tournée lucrative en reformant les Talking Heads. Le groupe s'est officiellement séparé en 1991, mais son influence continue de se faire sentir sur la scène pop-rock et t'un retour sur scène aurait évidemment des allures de triomphe. Mais David Byrne préfère désormais la voie solitaire et l'on ne peut guère lui donner tort à l'écoute d'un album comme ce lumineux et énergique *Who is the sky?*

Dès le sautillant premier morceau, *Everybody laughs*, on sent un chanteur et guitariste qui veut prendre le contre-pied de la morosité ambiante. Suivent 11 titres énergiques, comme un appel à l'optimisme et à la joie de vivre. Avec son humour tendance absurde (il explique par exemple avoir rencontré Bouddha à une fête en ville...), David Byrne montre que, à 73 ans, il n'a rien perdu de son enthousiasme. Que ce soit dans la cavalcade de *What is the reason for?* (en duo avec Hayley Williams) ou l'apaisé *A door called no*, la réalisation de Kid Harpoon (qui a travaillé avec Miley Cyrus et Shakira) met en évidence cette voix si singulière, presque criarde. «Si un chanteur a une trop belle voix, on ne croit pas à ce qu'il raconte», expliquait-il dans une auto-interview il y a quelques années. Pas faux. EB

LIVRES

Chirine Sheybani
INCONNUE
Cousu Mouche, 168 pages
NOTRE AVIS:



L'étrangeté d'une enquête peu ordinaire

Elle aurait pu suivre la mode et en faire un polar régional, bien serré. Le point de départ s'y prêtait, le développement de l'intrigue aussi. Chirine Sheybani flirte avec le genre, mais le transcende par son écriture, par ses ruptures, ses ellipses, ses changements de points de vue. Par l'atmosphère d'étrangeté séduisante qu'elle parvient à créer tout au long d'*Inconnue*. Ce quatrième roman confirme la voix singulière de la Genevoise, révélée par Nafasam, prix Lettres Frontière 2019.

Un soir d'orage, au Montrond, dans le Jura français, un paysan entend des cris. Il trouve une femme assise par terre, détrempée, blessée à une cheville, l'imperméable déchiré. Elle ne se souvient de rien, même pas de son identité, ni de ce qui lui est arrivé. «Qui je suis. On est forcément quelqu'un. Je sais que je suis quelqu'un. Mais je ne sais plus qui.» Le roman va reconstruire l'histoire de cette amnésique et la croiser avec une autre disparition, celle d'un jeune étudiant genevois. Evidemment, le lecteur comprend que les deux sont liées, mais peu importe. L'essentiel reste dans le traitement fascinant de cette enquête, qui avance par touches, comme en sourdine, pour mieux explorer l'âme humaine, ses tourments et des sujets comme l'emprise psychologique. EB